

71

Collection "Patrie"

G. LE ROUGE

30^c

Le récit complet
Illustré

Le Journal d'un Otage





Bibliothèque municipale
de Senlis

N° de notice : 90813

N° d'inventaire : 144913

BM de Senlis



0500144913



LE JOURNAL D'UN OTAGE

I

LE MAIRE DE SENLIS

Senlis, la cité calme des Sylvanectes, s'enorgueillissait avec raison de ses monuments admirables, aux murs blasonnés de sa cathédrale dont la tour droite est une des merveilles de l'architecture des treizième et quatorzième siècles, de son beffroi, de ses nobles hôtels comme de ses magasins quasi-villageois, de son vieux Château comme de ses remparts gallo-romains.

Les rues tortueuses, mal pavées, gardent leur caractère pittoresque, avec leurs maisonnettes bourgeoises et leurs bouquets de verdure débordant des toits parmi les tuiles rouges.

Dès le début de la guerre, la tranquillité de notre charmante cité ne tarda pas à être troublée.

Les jours passaient, apportant, hélas ! des nouvelles de moins en moins rassurantes, et l'effervescence grandissait parmi les habitants.

Pouvions-nous supposer que des traîtres à la solde de l'Allemagne espionnaient nos actes, enregistraient nos paroles, et que nous allions payer cher notre admiration pour le bourgmestre Max. de Bruxelles, dont l'héroïsme dominait le banditisme du provisoire gouverneur allemand de la capitale belge ?

Notre maire, M. Eugène Odent, un vieillard énergique, en qui nous avions une confiance absolue, nous donnait des conseils de sage prudence, nous recommandait d'envisager la situation avec calme ; de ne pas nous laisser aller à la désespérance et de nous préparer, le cas échéant, à recevoir l'envahisseur sans plaintes inutiles, mais sans bassesse ; sans faiblesse, mais sans provocation.

Il était aimé de tous parce que, en dehors de son caractère de probité et de droiture, nous savions qu'il avait de quoi tenir. Son

Copyright by F. Bouff, Edit., 1918. — Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

grand père était maire de Senlis au moment de l'invasion des alliés, en 1815; son père l'était en 1870 et avait été décoré pour sa belle conduite. Le fils allait continuer les traditions.

Dans les premiers jours d'août, M. Odent, par mesure de précaution, avait donné l'ordre aux agents de police de passer dans chaque maison pour enjoindre aux habitants de faire le dépôt des armes.

Cet ordre ne fut, malheureusement, exécuté qu'à demi, à cause du brusque départ des agents et du commissaire de police. Les Imprimeries étaient fermées ; l'avis ne put ni être imprimé ni affiché. Toutefois, une grande partie de la population s'était conformée à cet appel et bon nombre de fusils avaient été portés à la mairie.

Après la bataille de Crépy-en-Valois, les troupes anglaises, chargées de défendre notre région, furent obligées de se retirer vers le sud et évacuèrent Senlis. Le 2 septembre, un régiment allemand y entra.

Le colonel prussien trouva le maire et ses adjoints qui l'attendaient à l'hôtel-de-ville.

M. Odent reçut l'officier avec une dignité calme qui dérouta d'abord le soudard. Devant cet accueil froidement correct, la brute teutonne, qui espérait une résistance qu'il aurait aussitôt réprimée, chercha un sujet de querelle qui pût lui fournir un semblant de raison pour sévir.

— Je sais, déclara-t-il, que les habitants professent à notre égard des sentiments de haine, ils ne se cachent point pour les proclamer. Certaines gens, dont les noms me sont connus, du reste, se permettent de critiquer les mesures de rigueur que nous avons dû prendre en Belgique. Loin de modérer leur animosité, vous l'encouragez, monsieur le maire... Comment se fait-il, par exemple, que vous n'avez publié aucun avis engageant la population de s'abstenir de toute manifestation...

— Puisque vous êtes si bien renseigné, répondit le fonctionnaire, vous ne devez pas ignorer que les imprimeries sont fermées. Il m'a donc été impossible de faire afficher une communication quelconque. Mais la population de Senlis n'a pas besoin d'un ordre officiel pour connaître son devoir

— Vous répondez des habitants.

— Je réponds d'eux !...

— Ils ont des armes !...

— Depuis longtemps déjà, reprit M. Odent, j'ai fait prévenir mes administrés d'avoir à les déposer.

— Où est l'avis ?...

— Je viens de vous dire que les imprimeries de Senlis ne fonctionnent plus. Cet avis n'a pas été imprimé.

— De sorte qu'une manifestation hostile peut se produire...

— Elle ne se produira pas !...

A ce moment, des coups de feu retentirent dans le lointain. Un officier d'ordonnance entra dans la salle, s'approcha du colonel et lui dit quelques mots. La figure du reître passa du rouge au violet :

— Ah ! ah ! monsieur le maire, s'écria-t-il, vous répondez des habitants !... Ah ! ah !... aucune manifestation hostile ne peut se produire. Eh bien, les faits se chargent de vous démentir plus tôt que je ne pensais !. Vous avez entendu les coups de feu, n'est-ce pas ? Ce sont les habitants qui viennent de tirer sur nos hommes !...

— Mais..., voulut protester M. Odent.

— Taisez-vous ! interrompit brutalement le colonel en s'armant de son revolver qu'il braqua contre le magistrat communal. Si vous faites un pas, je vous tue !...

Se tournant alors vers les sentinelles qui gardaient l'entrée, il leur fit un signe. Les soldats vinrent se placer de chaque côté du maire et de ses adjoints.

— Vous êtes prisonniers, déclara l'Allemand ; vos personnes me répondront de la vie de mes hommes. Du reste, **vous** ne serez pas seuls comme otages, je viens de donner des ordres pour qu'on aille chercher vos amis !... En attendant les renseignements que je fais prendre sur cette attaque des habitants, je vous engage à ne pas bouger... Un mot, un geste, et vous êtes morts... tous les trois !...

Et, tournant le dos, suivi de son état-major, le colonel quitta la salle, laissant les trois fonctionnaires à la garde des soldats prussiens.

Pendant ce temps, les patrouilles saxonnes parcouraient les rues.

Fait étrange, sur les portes de certaines maisons, des sous-officiers traçaient à la craie cette inscription :

« Gute Leute !... Nicht pludren ! (Braves gens, ne pas piller) »

Cette mention devait épargner l'immeuble du pillage et de l'incendie. N'était-ce pas la demeure de ceux qui avaient si bien renseigné l'état-major sur les sentiments des habitants de Senlis ?

Avec deux amis, notables commerçants comme moi, je me rendais, en ce moment, à l'hôpital pour assister à la réunion d'une commission de secours aux blessés.

Nous passions devant l'hôtel Saint-Eloi quand nous fûmes croisés par une patrouille.

Elle était conduite par une jeune lieutenant qui marchait sur le trottoir.

En arrivant devant nous, il s'arrêta, nous toisa des pieds à la tête, fit un signe et aussitôt nous nous trouvâmes entourés par les soldats.

Je voulus protester mais il ne m'en laissa pas le temps.

— Vous êtes suspects, dit-il ; suivez-moi à la mairie ; au moindre geste de protestation vous seriez fusillés !...

Il fallait bien s'incliner. Nous suivîmes.

Nous trouvâmes, dans la salle où M. Odent et les adjoints étaient gardés à vue, cinq autres de nos compatriotes qui, comme nous, avaient été appréhendés sous le prétexte qu'ils étaient dans la rue et qu'ils n'auraient pas dû y être.

Nous étions là depuis quelques instants lorsque nous vîmes

arriver le colonel, suivi d'un secrétaire de l'état-major qui commença à nous demander nos noms et qualités.

Cet interrogatoire était à peine commencé que parut l'officier qui avait été envoyé hors de la ville pour voir d'où étaient parties les décharges qui avaient servi de prétexte à l'arrestation du maire d'abord, et de nous autres ensuite.

Comme je parle assez couramment l'allemand, il me fut facile de comprendre la conversation des deux sbires.

— Mon colonel, disait le rapporteur, ce ne sont pas les habitants qui ont tiré. Il s'agit d'une rencontre entre une avant-garde anglaise et une avant-garde allemande. Les Anglais, d'ailleurs, se sont dispersés ; il n'y a ni morts ni blessés !..

— Il m'importe, reprit le colonel. Je considère cela comme un acte provoqué par les habitants et je rends la ville responsable. Le maire et les notables arrêtés seront envoyés immédiatement au quartier général.

Un d'entre nous voulut demander la permission de faire prévenir nos familles.

— Quand vos femmes ne vous verront pas rentrer, répliqua le brute galonnée, elles comprendront que vous êtes partis !..

Et il se mit à ricaner, satisfait de cette lourde plaisanterie.

Aussitôt, sur son ordre, nous fûmes saisis par les soldats et liés coude à coude.

Une dizaine de nos compatriotes, qui venaient d'être amenés par une escouade, eurent le même sort.

On nous poussa dehors, et, précédés par notre pauvre M. Odent, nous prîmes le chemin de Chamant où von Kluck avait établi son quartier général.

II

LE DRAME DE CHAMANT

CHAMANT est un petit village éloigné de Senlis de six kilomètres à peine. La jolie route, que bien souvent je fis à pied pour aller me promener dans les bois, me paraît longue, longue, sous la conduite des Saxons.

Ces reîtres chantent et, dans l'intervalle de leurs refrains, ne cessent de nous lancer des injures grossières, des menaces

— *Wir Verden den sebenten order achten in Paris sein !* (Nous serons à Paris le 7 ou le 8 !) répètent-ils à chaque instant.

Des cadavres de chevaux jalonnent la route, des tessons de bouteilles, des boîtes de conserves vides jonchent le sol, le chemin est défoncé, creusé d'ornières par les lourds caissons d'artillerie, les fessés sont nivelés par le passage des camions.

Mais le spectacle, si lamentable soit-il, n'a rien de comparable à l'horreur tragique de celui qui nous attend.

A l'entrée, du village, dans la boutique d'un marchand de vin, dont la devanture est brisée, au milieu des débris de verres, de

meubles fracturés, de tables renversées, un groupe d'officiers est installé, sablant le Champagne. Ils sont à moitié ivres.

Le lieutenant qui commande notre escorte ordonne de s'arrêter.

Pendant qu'il entre dans la boutique et va lire à un général le rapport du colonel qui nous a fait prisonniers, nous voyons passer devant nous la malheureuse femme d'un bouvier. Elle est entourée de dragons qui l'obligent à les suivre sous la menace de leurs sabres.

Elle pleure, et les brutes rient de ses larmes, lui tiennent des propos obscènes.

Un capitaine, qui regarde ce tableau, s'approche et demande à l'un de ses hommes :

— Qu'est-ce que c'est ?...».

Aussitôt les dragons s'arrêtent, s'alignent dans cette attitude rigide que prennent les soldats allemands devant leurs supérieurs et restent figés, immobiles.

— Qu'est-ce que c'est ?... reprend le hauptmann.

Un homme explique le crime commis par cette, vieille.

Elle a attendu la tombée de la nuit pour aller chercher de l'eau à une fontaine.

Or, il est interdit aux habitants de passer...

Je n'entends pas la suite du colloque car le général auquel notre conducteur s'est adressé vient à nous, entouré de son état-major qui buvait avec lui.

Lourd, pesant, bedonnant, le Teuton est rouge de cheveux et de agure. Ses yeux exorbités donnent à sa face congestionnée un air de bouledogue hargneux et sauvage.

— Criminels !... Chiens de Français, grogne-t-il. Vous avez tiré sur nos hommes !...

— C'est faux !... proteste immédiatement M. Odent

— Taisez-vous ! ordonne brutalement le soudard. Vous êtes le maire, vous, à ce qu'il parait !... Vous êtes le plus coupable !... Votre compte est bon !... Celui de vos complices également !...

Une idée diabolique passe alors dans l'esprit de cette brute :

— Couchez-vous !... À plat ventre, ici, tous, couchez-vous !...

Pas un de nous ne bouge.

— Eh bien, reprend le Prussien dont la figure se violace de colère, vous n'avez pas entendu ? Je parle votre français, pourtant... Couchez-vous !...

Pour nous obliger à obéir à cet ordre, déjà des soldats ont frappé plusieurs d'entre nous de la crosse de leurs fusils.

M. Odent, très calme, se tourne vers nous :

— Obéissez, mes amis, nous dit-il. En votre nom, comme magistrat, je...

— Il n'y a pas d'autres magistrats ici que moi, interrompt rageusement le général, vous êtes des rebelles, il faut un exemple !... Votre cas est jugé ! Vous allez être tous fusillés !...

Pendant ce colloque, nous nous sommes couchés, dans la boue, liés toujours, deux à deux, coude à coude. Seul, notre maire est resté debout et tient tête à notre persécuteur.

— Je suis prêt à mourir, déclara-t-il fièrement. Mais aucun de mes concitoyens qui sont ici n'a commis de délit. Moi seul suis coupable, si c'est être coupable que de protester contre des actes contraires au droit des gens, indignes d'un peuple civilisé!... Mes concitoyens sont des habitants paisibles, ce ne sont pas des combattants, je demande qu'il ne leur soit fait aucun mal. Et puisque vous voulez une victime, prenez-moi!...

A ce moment, le lieutenant qui conduit notre escorte intervient ;
— Mon général, dit-il, je crois, en effet, qu'il vaut mieux ne fusiller que Je maire!...

— Ce n'est pas assez, réplique l'officier supérieur; le maire d'abord, oui!... Puis d'autres!... Il est nécessaire, je le répète, de faire un exemple!...

Il vient à peine de prononcer ces mots que nous voyons cette affreuse chose :

Le lieutenant qui a demandé la mort du maire s'est approché et lui applique sur la tempe le canon de son revolver.

M. Odent n'a pas un geste, pas un tressaillement qui puisse faire deviner son émotion; il regarde l'officier dans les yeux, et très simplement, sans un tremblement de la voix :

— Je ne crains pas la mort, fait-il, tuez-moi mais épargnez les autres!...

Froidement, l'assassin appuie sur la gâchette... Un éclair, une détonation... M. Odent s'abat sur le sol, sans pousser un cri!...

— Aux suivants!... hurle le général. Mettez-en une demi-douzaine au mur!...

L'assassin du maire, le revolver encore fumant à la main nous intime l'ordre de nous lever.

Avec une joie féroce dans le regard brillant sous son monocle vissé à l'œil gauche, sanglé dans son uniforme, il nous examine les uns après les autres; on dirait qu'il trouve un supplément de jouissance à opérer son choix lentement...

Il désigne d'abord six groupes et leur ordonne de se placer le long du mur de la boutique.

Mes malheureux compatriotes qui forment le premier groupe sont à peine rangés pour l'exécution qu'on leur prépare que le bourreau se ravise.

— Non, fait-il, pas vous!... Allez vous coucher!

Est-ce pour procurer aux victimes une émotion nouvelle? Qui sait ce qui se passe dans le cerveau de ce bandit?...

Il revient vers nous et en choisit d'autres.

Il va probablement recommencer son sinistre jeu quand un geste impatient du général l'en empêche.

Instinctivement, je ferme les yeux...

J'entends le bruit des fusils qui s'abaissent, un cri sort de toutes les poitrines des condamnés :

— Vive la France!...

A ce cri répond la fusillade...

Quand je rouvre les yeux, le général et son état-major sont retournés dans la boutique du marchand de vin et se félicitent de cette exécution criminelle en sablant à nouveau le vin de

Champagne volé dans les caves du débitant.

Ceux qui venaient de mourir victimes de la barbarie teutonnes s'appelaient les frères Levasseur, cultivateurs; Mégret, marchand de vin; Godet, blanchisseur; Leblond, maçon.

Avec eux étaient tombés un vieillard de soixante-douze ans, le père Rigaut, le gardien du cimetière, et un brave pompier, Dropsy. Le nom des autres m'échappe...

Une heure durant, nous attendîmes, debout, surveillés par une dizaine de factionnaires, la décision qu'allait prendre le général à notre égard.

Bien qu'en ce douloureux moment notre pensée se reportât vers les nôtres; vers tous les êtres chers auxquels il ne nous avait pas été permis de dire adieu, et que nous ne pensions plus revoir jamais, notre attention, malgré nous, se tenait éveillée par ce qui se passait sous nos yeux dans la rue

A chaque instant, de grandes voitures régimentaires, conduites par des soldats ivres, passaient, remplies de caisses de liqueurs, de vin de Champagne et autres vins, produits du pillage des maisons de commerce et des caves du château de Plessis-Chamant, où von Kluck avait, ce soir-là, établi son quartier général.

Enfin, les officiers sortirent du débit où ils s'enivraient. Le sinistre ordonnateur de cette tuerie, en passant devant nous, laissa tomber cette parole :

"— Pour demain !...

— Où faut-il les conduire, mon général? demanda le lieutenant assassin.

— Mais, nulle part, ricana l'officier supérieur; ils sont bien là!... ils tiendront compagnie à leurs morts!...

Et les soldats nous firent étendre, dans la boue, à côté des cadavres de nos compagnons...

III

LE PILLAGE DU CHATEAU DE PLESSIS-CHAMANT

Décrire l'anxiété que nous avons alors ressentie, l'impression douloureuse qui nous étreignait à ce moment, est au-dessus de mes forces; je ne puis, sans frissonner, me rappeler ce triste et pénible souvenir.

Devant nous, face dans la boue, les corps de nos camarades, criblés de balles: à côté, le cadavre du maire; et, jusqu'à nous, sur nous, autour de nous, filtrant à travers le terrain détrempé, ou suivant des rigoles formées dans la terre, une eau sale coulait rougie du sang de nos morts.

Partout dans le village, on entendait des cris et des chants.

Du plus petit jusqu'au plus grand, les boches étaient ivres.

Nous voyions passer, devant nous, affolés, les habitants chassés de leurs demeures par les soldats.

Dans le cabaret que venait de quitter le général, des officiers

subalternes avaient à présent remplacé l'état-major, tandis qu'à deux pas, dans une auberge de moindre importance, des sous-officiers, imitant l'exemple de leurs supérieurs, se gobegeaient gloutonnement.

Parfois des hommes — comme s'il se fût agi d'une corvée régimentaire — escortés par un sergent ou un caporal, apportaient des caisses pleines de victuailles volées dans les magasins ou chez les particuliers, et les ripailles recommençaient, au cri de hurrahs ou de « hochs » grotesques.

Combien de temps sommes-nous restés ainsi, je ne sais? cela me parut un siècle!...

Puis, une estafette apporta un ordre au lieutenant resté à festoyer avec ses camarades de régiment. Il sortit presque aussitôt qu'il eut pris connaissance du pli qu'on lui communiquait, fit ranger les soldats sur deux lignes, nous enjoignit de nous lever et de marcher au milieu d'eux!... Nous partîmes, laissant, les cadavres de nos infortunés compagnons, livrés aux outrages et aux insultes posthumes des vandales qui n'ont même pas le respect de la mort.

On nous emmenait au château de Plessis-Chamant, au quartier général

Une nouvelle et poignante surprise nous attendait. Certainement, cette marche, dans la nuit, et cet appel au château devaient avoir pour but de nous terroriser. Senlis flambait!...

Une longue théorie de canons et de mitrailleuses occupait l'avenue du Plessis.

Le château construit par Choiseul, la retraite si délicieusement cachée où Saint-Simon écrivit ses « Mémoires du règne de Louis XIV et de la Régence »; la demeure qu'habita Lucien Bonaparte, quelque temps malgré son mariage, et malgré la volonté impériale, avant d'aller vivre à Rome, en simple particulier; cette propriété superbe et célèbre par tant d'illustres hôtes avait paru digne à von Kluck d'abriter quelques heures son entourage de reîtres et de soudards.

De tous côtés, des troupes envahissaient le parc, la cavalerie occupait, les boxes du haras, et, tandis que les uhlands pillaient, la ferme et saccageaient les chaumières, les officiers prenaient possession du château...

Des lueurs d'incendie éclairaient notre marche...

— Ce sont vos maisons qui nous servent de torches!... nous dit le lieutenant, heureux de souligner par une de ces lourdes et méchantes plaisanteries teutonnes la joie qu'il ressentait à voir brûler Senlis, à insulter à notre douleur...

Il y avait, près de l'entrée, une remise contenant deux ou trois voitures appartenant à la propriétaire actuelle, Mme la baronne de Forest. Ce fut là qu'on nous enferma, sous la garde de quatre sentinelles.

Toute la nuit, ce ne fut qu'un va-et-vient

Les vandales déménageaient toutes les pièces du château et c'était sur les voitures de la baronne qu'ils chargeaient les objets les plus divers qu'ils se proposaient d'emporter...



C'était sur les voitures de la baronne qu'ils chargeaient les objets les plus divers qu'ils se proposaient d'emporter (p. 8).

J'ai su depuis que le chef garde, William Spincks, était la veille au soir sur le seuil du pavillon, situé à l'entrée du parc, lorsque les officiers arrivèrent. Des uhlands les avaient précédés et, sous la menace du revolver, s'étaient fait remettre les clefs du château.

Un officier d'ordonnance du général von Kluck s'approchant du chef garde et de sa femme qui assistaient impuissants à ce navrant spectacle :

— Nous avons besoin, dit-il, de beaucoup de place : quatorze officiers!... Conduisez-nous, venez!...

Il était difficile d'opposer la moindre résistance à ces bandits qui se présentaient revolver au poing...

Le malheureux- William dut les accompagner.

Toutefois, profitant de l'obscurité, le garde trompa la surveillance des soldats et disparut dans un fourré du parc.

On le rechercha quelques instants, mais les portes ayant été ouvertes par les uhlands, les officiers abandonnèrent la poursuite du gardien et entrèrent au château.

Nous n'y passâmes que la nuit et la journée du lendemain, les Prussiens devaient y séjourner huit jours...

Avant de continuer le récit de mon lamentable voyage, à la suite du régiment saxon dont le colonel avait été notre accusateur auprès du général, je ne puis m'empêcher de dire un mot de l'ignoble pillage auquel se sont livrés les officiers de von Kluck, au château de Plessis-Chamant.

L'écho, pendant la nuit, nous apporta bien quelques bruits de chansons mais, malgré tout ce que nous venions de voir ou de subir, nul d'entre nous n'aurait pu supposer jusqu'à quel degré pouvait aller la goujaterie répugnante des barbares.

Ils ont laissé à Plessis un modèle kolossal de leur culture.

Que se passa-t-il exactement, pendant les huit jours d'occupation?... A quelles scènes d'orgie infernale les officiers se livrèrent-ils?... L'état lamentable, dans lequel le château fut retrouvé, après le départ de l'état-major, ne laisse aucune illusion à ce sujet

un désordre inextricable régnait partout. Il n'y avait pas une chambre qui n'eût été bouleversée et souillée. Les meubles avaient été fracturés, les tiroirs jetés sur le parquet; des armoires anciennes défoncées, les glaces brisées, les tentures arrachées, les sièges éventrés, et, par-dessus le chaos des objets détruits pour l'unique plaisir de les détruire, dans toutes les pièces, à tous les étages, des centaines et des centaines de bouteilles vides et des débris de pots de confitures.

Un magnifique vase de Chine, du plus haut prix, qui ornait la salle à manger du rez-de-chaussée, avait été brisé et les morceaux avaient été placés, bien en évidence, au milieu de tous les reliefs d'un souper, où les convives durent boire ferme, si l'on en juge par les bouteilles et les flacons qui restèrent sur la table, sur le parquet, les consoles, les chaises.

On n'avait pas incendié le château, mais les murs et les boi-

series furent souillés de déjections et d'immondices.

En remplacement d'une superbe garniture de cheminée, les vandales avaient déposé leurs défécations. Et, deux d'entre eux n'avaient pas craint de signer, sur la glace, leurs noms : lieutenant von Wense, lieutenant von Schliffen, entourant cette signature d'un paraphe kolossalement ignoble et dégoûtant.

Pendant les deux premiers jours, il ne quitta le château, où continua à séjourner l'état-major, que dans la journée du jeudi 8 septembre, pour se diriger vers La Ferté-sous-Jouarre, dans le département de Seine-et-Marne.

Au petit jour, les trois voitures de la remise où nous sommes enfermés sont bondées de paquets, de caisses, de meubles, de linge, d'objets d'art, d'ustensiles les plus divers.

Assis sur le sol, courbaturés, ankylosés par les liens qui nous unissent deux à deux, nous sommes là, muets, car il nous a été enjoint de ne pas nous communiquer nos impressions, sous peine d'une exécution immédiate.

La crainte de rendre tout le monde responsable de la faute d'un seul nous empêche d'enfreindre cette défense.

Nous sommée exténués de fatigue et d'émotions, mais aucun de nous ne se laisse aller au sommeil.

Depuis la veille, nous n'avons pris aucune nourriture. Mais, ce n'est pas tant de la faim que de la soif que nous souffrons.

Cette sensation est éminemment douloureuse, il me faut la supporter jusqu'au soir du jeudi où l'on se décide, enfin, à nous apporter une bouillie noire qui ressemble à une soupe, un morceau de pain et de l'eau.

Nous n'avons vu aucun officier de la journée. Toutes les deux heures environ, les sentinelles sont relevées; elles échangent entre elles des mots d'ordre brefs, et c'est tout!...

A la nuit, la porte s'ouvre et le lieutenant apparaît.

Il est très surexcité, rouge, congestionné sans doute des libations prolongées qu'il a dû faire depuis vingt-quatre heures.

Il malmène un de ses hommes qui n'a pas assez vite rectifié la position, à son entrée, puis il vient à nous.

— Le général a décidé, nous annonce-t-il, de remettre à plus tard votre exécution. "Vous serez néanmoins emmenés comme otages et gardés à notre disposition. Dans une heure, nous partons.

Il s'attendait probablement à ce qu'un d'entre nous élevât une protestation, mais personne ne prend la parole. Il ajoute :

— Il vous est peut-être agréable de savoir des nouvelles de Senlis. Eh bien, les habitants coupables d'avoir tiré sur nos soldats ont été punis, comme ils le méritaient, par l'incendie de leurs demeures. Vous avez vu hier soir comme cela illuminait le ciel... Quant à vous, vos têtes nous répondent de la tranquillité des autres. Vous suivrez notre régiment jusqu'à ce qu'il soit définitivement statué sur votre sort.

Trois quarts d'heure après, nous sommes en route, suivant à pied le régiment de dragons dont nous sommes les prisonnier.

IV

VON KLUCK A REBAIS

Toute la nuit du jeudi 3 au vendredi 4 septembre, nous avons marché. Les soldats allemands, joyeux, chantent! : on leur a promis que, dans deux jours, ils feraient une entrée triomphale dans la capitale.

— Paris, nous allons à Paris, crient-ils. La France, capout!...

Comme des automates nous suivons nos gardiens sans prendre garde aux injures dont ils nous abreuvent. Nous sommes le troupeau de moutons conduits à l'abattoir, par des chiens sauvages. De temps en temps, des officiers s'amuse à venir caracoler auprès de nous et à nous faire des rapports sur la marche de leurs armées.

Ce n'est pas sans un serrement de cœur que je les écoute et, d'ailleurs, ma connaissance de l'allemand dont je me suis bien gardé de leur faire part, me permet de comprendre ce que les hommes disent autour de moi.

J'apprends ainsi que la première armée allemande que dirige von Kluck, composée des 2^e, 3^e, 4^e, 7^e corps actifs, 4^e corps de réserve, 2^e et 4^e division de cavalerie, au lieu de descendre de Senlis droit au sud, s'infléchit au sud-est, vers Meaux.

Mille pensées sombres m'envahissent. La retraite indéfinie de l'armée française abandonne-t-elle Paris perdu?

A ce moment, mon espérance n'a plus qu'une lueur.

C'est le quatrième corps de réserve qui, avec nous, marche vers Meaux.

Vers minuit, nous passons à Vincy, petit village à la lisière de Seine-et-Marne.

Que sa passe-t-il alors avec les autorités de cette commune de cultivateurs tranquilles, je ne sais, mais bientôt nous assistons à un spectacle qui nous remplit d'horreur et d'effroi.

Des escouades de bandits, porteurs de grenades incendiaires, mettent le feu au village

Sur la route, le régiment de dragons s'est arrêté et les vandales contemplent, en riant, avec des cris de joie féroce, les progrès des flammes parmi ces maisons dont la plupart sont remplies de paille.

Jusqu'au jour, il nous faut assister à ce désolant spectacle.

Et, par un surcroît de cruauté, lorsque le régiment va reprendre sa route, le lieutenant fait passer par les rues du bourg dont les chaumières brûlent encore, le bataillon qui nous conduit « afin que nous voyions mieux, dit la brute, comment les Allemands punissent ceux qui ont l'audace de leur résister. »

Devant la porte d'une ferme que le feu continue à détruire, un paysan gardé par deux soldats est obligé de contempler ce tableau sinistre. C'est le maire de la commune et la ferme incendiée est la sienne.

Qu'est-il devenu, ce pauvre homme?... Fut-il emmené en otage? Fut-il fusillé, comme je l'entendis affirmer par nos gardiens? C'est possible!...

Par des chemins aux ornières remplies de boue, il faut nous acheminer vers Rebaix. Nous y arrivons dans la soirée.

Rebaix est un petit chef-lieu de canton de l'arrondissement de Coulommiers.

Lorsque nous arrivons sur la place, du village, la maison d'un bijoutier brûle. Les uhlands, venus en éclaireurs, l'ont incendiée avant de partir pour la Ferté-Gaucher.

Des officiers viennent causer au lieutenant de notre escorte et j'apprends que ce nouvel acte de vandalisme a été commis simplement pour se venger d'une erreur commise par les ouvriers téléphonistes allemands qui, au lieu de couper les fils télégraphiques, ont coupé les fils de la lumière électrique.

Le régiment va faire halte à Rebaix.

— Où descendons-nous, demande notre lieutenant à un de ses collègues.

— En face, mon cher, lui répond l'autre. A l'Hôtel du Sauvage, ici, à votre droite. Je connais la maison, la cuisine est excellente, il y a plus de deux cents bouteilles de Champagne dans la cave, C'est moi qui ai fait livrer la commande, le 20 juillet, par la maison de Reims dont j'étais le représentant.

— Tous mes compliments d'avoir pensé à nous.

— Je n'y pensais guère, mais je bénis le hasard qui me ramène ici. J'ai du reste prévenu l'état-major. Nous serons très bien...

— Mais, reprit notre lieutenant, êtes-vous sûr que nous trouverons du monde pour nous recevoir, dans cette auberge?...

— Parfaitement! Je vous répète que je connais la maison. J'ai donné les instructions nécessaires, d'autant plus que l'état-major du général von Kluck doit venir y dîner et y coucher... J'ai remis par écrit au chef du détachement d'avant-garde un billet ainsi conçu :

« Respectez l'Hôtel du Sauvage, s'il y a quelqu'un. Si les patrons sont partis, brûlez-le » (1).

— Et, comme il n'est pas brûlé, vous en concluez que les patrons sont là?...

— Je m'en suis assuré, n'ayez crainte!... La patronne était dans la cuisine lorsque je suis entré. Eh! bonjour, Mme Chemin, lui ai-je dit... Vous pensez si elle a fait une tête!...

— Kolossale!...

— la!... Elle n'en revenait pas, cette excellente hôtelière, de me voir sous l'uniforme de lieutenant de dragons de saxons!...

— Elle vous a bien reçu tout de même!

— Parbleu!... Madame Chemin, lui ai-je annoncé, vous allez recevoir des hôtes de marque. Le général von Kluck et son état-major, le prince impérial Eithel et sa suite. Ayez soin de pré-

(1) *Historique.* Cet ordre a été retrouvé dans une chambre de l'hôtel, après le départ des Prussiens, et remis par la patronne, Mme Chemin, au maire de Relais.

parer les plus belles chambres! Vous n'aurez pas à vous occuper du repas, car le général et Son Altesse ne voyagent pas sans être accompagnés de leurs cuisiniers et de tous les appareils nécessaires pour la cuisine. Mais, ai-je eu soin d'ajouter, si vous n'avez pas à vous occuper de la table, au point de vue des mets, il ne faudra pas la négliger au point de vue boisson!... Puis, continuai-je, comme Son Altesse le prince Eithel est très amateur de musique, vous voudrez bien descendre, dans la salle à manger, le piano...

— Le piano?... mais je n'ai pas à le descendre, fit-elle, vous savez bien qu'il y est...

— Non, madame Chemin, lui dis-je avec mon plus gracieux, sourire, comme au temps où j'enregistrais ses commandes sur mon calepin de commis-voyageur, il ne s'agit pas de celui de la salle à manger, mais de celui de votre fille. Ne m'avez-vous pas raconté, à moi et à mes collègues de tournée, dans les premiers jours de juillet dernier, que votre fille, pensionnaire à Coulommiers, était bonne musicienne, et que vous aviez fait venir un piano de chez Gavaut, de Paris?... Vous nous avez même prié, mon collègue Steiner, représentant des eaux minérales françaises et moi, de l'essayer... Vous voyez que j'ai bonne mémoire!

Cette conversation fut brusquement interrompue par des cris partant du coin de la place opposé à celui où nous attendions.

Une pauvre femme, à demi vêtue, en proie à une frayeur indicible, devant la boutique qu'elle occupait, une petite boutique de mercerie, papeterie, journaux, suppliait à genoux des dragons de l'épargner. En même temps, d'autres soldats sortaient de la maison, traînant et frappant de coups de crosse deux fantassins anglais grièvement blessés (1).

La marchande de journaux qui avait recueilli, par bonté d'état, ces deux militaires tombés dans une escarmouche entre l'arrière-garde anglaise qui se repliait sur Coulommiers et les éclaireurs allemands du 4^e corps, avait été dénoncée, on ne sait par qui, dès l'arrivée du régiment de dragons à Rebaus.

C'était la découverte de ces deux infortunés fantassins qui causaient le tumulte. Les officiers, en attendant les ordres de logement, causaient par groupe, sur la place. Ils se précipitèrent vers l'endroit où la scène se passait. Un instant, nous les vîmes se réunir et discuter. Leur délibération ne fut pas longue.

Notre lieutenant revint en courant

— Venez, nous ordonna-t-il

L'escadron nous conduisit face à la boutique de la marchande de journaux. On nous fit ranger devant les soldats et, pour nous donner un nouvel exemple de leur barbarie, les Saxons fusillèrent devant nous les deux blessés anglais, incapables de se défendre.

Puis, sur un ordre du commandant, le régiment de dragons défila devant les cadavres, tandis que les officiers s'amusaient à les faire piétiner par leurs chevaux !... Et ce ne fut pas tout :

Entièrement dévêtue, la marchande de journaux, entre deux

(1) *Historique*. Le procès-verbal est à la mairie de Rebaus.

soldats, revolver au poing, fut proménée tout autour de la place, devant les dragons qui proclamaient leur joie en poussant des hurrahs ! Quand la douloureuse promenade de cette femme fut terminée, alors seulement on nous fit faire demi-tour et on nous dirigea vers l'Hôtel du Sauvage.

— A l'écurie, dit le lieutenant à ses hommes.

La cour où se trouvent les écuries de l'hôtel a une entrée sur une petite rue, près de l'atelier d'un menuisier.

Une scène analogue à celle de la place s'y déroulait. Les Allemands avaient appris que le menuisier et son fils étaient tous deux mobilisés. Ils s'étaient rués dans l'escalier, avaient brisé les outils, les établis, pillé, saccagé. Et la femme tremblante les suppliait à genoux, comme la marchande de journaux, de lui laisser la vie.

Une idée infernale traversa le cerveau du sous-officier boche qui dirigeait le pillage. Il remit à cette malheureuse des grenades incendiaires et lui intima l'ordre de les lancer pour incendier elle-même sa maison. Comme elle résistait faiblement, le gremlin lui appliqua le canon de son revolver sur la tempe :

— Jetez les grenades ou je vous tue!...

La pauvre femme obéit. Et maintenant, à genoux, dans la rue, elle regardait flamber son modeste logement, cependant que les soudards manifaient bruyamment le plaisir qu'ils éprouvaient de lui faire subir cette torture.

Lorsque nous entrâmes dans la cour de l'hôtel, où déjà se trouvaient installés, avec leur cuisine roulante, les maîtres queux de von Kluck et de Son Altesse le prince Eithel, un incident vint jeter une note comique, au milieu des événements dramatiques dont nous nous trouvions les involontaires spectateurs.

Le premier soin des Prussiens, en entrant dans l'auberge, avait été de visiter les écuries et de se saisir des chevaux. Dans l'étable, ils avaient trouvé une vache et un porc... Le porc était déjà tombé sous le couteau des cuisiniers de von Kluck qui s'apprêtaient à le griller pour l'usage de l'état-major... La vache errait dans la cour...

La mère du patron, une vieille briarde toute hâlée par le soleil, exhalait ses plaintes, en criant :

— Ah! ben, c'est tant!... y's ont pris not' cochon, ils l'ont tué, malheur!... Y vont ben quasiment en faire autant d' not' vaque!...

Le chef des cuisiniers de Son Altesse s'approcha de la vieille et très poliment, lui déclara, dans un français des plus correct :

— Ne craignez rien, ma brave dame!... Nous ne prendrons pas votre vache, elle est trop grasse!...

Mais nous n'eûmes pas le loisir d'en entendre davantage, les soldats avaient ouvert la porte de l'écurie et nous étions invités à y entrer.

Personne ne pensa, parmi les Allemands, à venir nous apporter quelque nourriture.

Heureusement pour nous que le patron songea que nous devions avoir besoin de réparer nos forces.

Il vint lui-même nous apporter des victuailles. Les sentinelles préposées à notre garde ne tardèrent pas à relâcher leur surveillance.

Dans la salle à manger, les officiers festoyaient.

Les hommes chargés de chercher à la cave les bouteilles pour von Kluck et son entourage ne se gênaient nullement pour en monter pour eux-mêmes.

La porte de notre écurie était grande ouverte, nos liens avaient été enfin enlevés, nous pouvions causer doucement, sans crainte d'être entendus... le bruit des chansons chantées par les dîneurs venait jusqu'à nous et les accords du piano résonnaient à nos oreilles.

Machinalement, je m'étais peu à peu avancé jusqu'au seuil de l'écurie.

La plupart de mes compagnons d'infortune, plus âgés que moi, s'étaient couchés sur la paille qui servait de litière aux animaux et dormaient ou tout au moins semblaient dormir.

Moi seul ne pouvais rester en place. J'avais besoin d'air...

Les sentinelles n'étaient plus à leur poste. Je les aperçus, à l'entrée des cuisines, buvant à même au goulot des bouteilles. La tentation de boire du Champagne avait été plus forte que leur consigne!...

Je fis quelques pas, dans la cour... Une envie folle de me sauver me prit soudain. Il y avait devant moi un petit jardinet potager qui n'était clos que par une haie. Sans réfléchir si je n'allais pas être repris sur la grande route, je résolus immédiatement de franchir la facile barrière et de fuir...

J'allais ouvrir la porte du jardin lorsque je me sentis frappé sur l'épaule.

C'était le patron de l'hôtel qui m'avait vu et venait à moi :

— Qu'allez-vous faire, cher monsieur, me dit-il... Vous sauver?... Vous n'y songez pas!... Vous n'aurez pas fait dix pas que vous serez repris et fusillé probablement. Il y a de la troupe partout. Ils arrivent de tous les côtés à la fois!...

— Je ne risque pas plus d'être fusillé si je suis pincé, lui répondis-je, que je ne le risque en restant ici... j'ai tout au moins une chance sur cent de m'en tirer, je vais la tenter!...

— Mais, malheureux, m'objecta M. Chemin, et les conséquences que peuvent entraîner votre fuite, y avez-vous songé?... Vos compagnons en seront rendus responsables, moi-même ne m'accusera-t-on pas d'avoir facilité votre évasion?... Ma maison est au pillage, mais j'espère la conserver intacte!... Si, en partant, pour me punir de vous avoir laissé évader, on la brûlait!...

— C'est juste, répondis-je, je ne puis attirer sur d'autres le châtement des barbares!... Je rentre!...

Et je retournai prendre place aux côtés de mes compagnons. Je m'étendis, comme eux, sur la litière, et je fermai les yeux dans l'espoir de faciliter le sommeil, mais il me fut impossible de dormir. Malgré moi revenaient sans cesse les visions tragiques de Vincy, de Rebais. Et les figures des victimes m'apparaissaient et prolongaient mon angoisse et mes douleurs.



LE PASSAGE DU MORIN A LA FERTÉ-GAUCHER

L'Ferté-Gaucher est une coquette petite ville, chef-lieu de canton de l'arrondissement de Coulommiers, à huit kilomètres de Rehais. Le grand Morin, qui la traverse, le divise en deux parties qui sont reliées par des ponts, « sur lesquels on passe », dit le dicton du pays.

Le dicton n'est plus exact ce matin du 5 septembre.

Les ponts ont été coupés par le génie anglais afin d'arrêter un instant la marche en trombe de l'armée de von Kluck.

Suivant toujours, sans qu'aucune décision à notre égard ne nous soit connue, le régiment de dragons du 4^e corps de réserve, nous arrivons le matin du samedi 5 sur la place de l'Hôtel-de-Ville, à La Ferté-Gaucher.

De l'édifice municipal, nous voyons sortir tout à coup une dizaine de bourgeois escortés par des dragons à pied.

Je crois d'abord que dans cette ville, comme à Senlis, des otages ont été arrêtés par nos vainqueurs et qu'ils vont venir grossir notre cortège.

Je me suis trompé. Ce sont des membres du Conseil municipal que le général prussien a réquisitionnés pour coopérer à la réparation provisoire du pont démolé.

Ces braves citoyens, dont la plupart sont des hommes d'âge, vont être obligés, sous la menace du revolver ennemi, de se transformer en charpentiers pour rétablir le passage au moyen de poutres et de planches enlevées à un chantier de la ville.

Tandis que nous attendons les événements, un nouvel incident se produit, et celui-là est plus navrant encore que tous ceux dont j'ai été le témoin depuis deux jours.

Un vieux commissionnaire, le père Desmons, a été chargé par le colonel du régiment de je ne sais quelle commission au sujet des ponts que, selon lui, on ne reconstruit pas assez vite.

Le vieux Fertois est parti, porteur de l'ordre qu'il doit transmettre. Mais, au lieu de prendre un chemin, il en prend un autre... Cela déplaît à la brute saxonne qui croit sans doute que le commissionnaire a l'intention de s'évader... ou tout au moins de se soustraire à l'obligation qui vient de lui être imposée. Il envoie un soldat rappeler le père Desmons.

Une conversation que je ne puis entendre, car je suis trop loin d'eux, s'engage entre le colonel et le Fertois. Que se passe-t-il?... Quelle faute a bien pu commettre cet homme qui a l'air le plus inoffensif du monde? Soudain, je vois s'avancer des soldats qui le ligotent et l'emportent...

Un quart d'heure après, les mêmes soldats reparaisent!... L'un d'eux traîne une brouette et, dans cette brouette, se trouve le père Desmons. Les barbares font le tour de la place, en pro

LE JOURNAL D'UN OTAGE

menant leur victime à laquelle ils ont sauvagement coupé les pieds, le nez, les oreilles et les mains (1).

Quand ils ont fait le tour de la place, ils s'arrêtent devant une maison. C'est là que demeure le malheureux commissionnaire qui hurle de douleur!...

Un des bourreaux entre dans la maison et revient quelques secondes après, accompagné de Mme Desmons.

Folle de terreur, cette femme se précipite au-devant de la loque sanglante qu'est son époux. Mais, au moment où elle se penche pour embrasser l'infortuné martyr, un sous-officier décharge son revolver sur la victime qui roule, morte, dans le ruisseau. Et les officiers applaudissent à ce nouvel assassinat.

Cependant, des ordres sont donnés et l'escadron de dragons qui nous conduit se met en marche par la rue de Paris. Nous faisons deux ou trois cents mètres et nous nous arrêtons à l'entrée de la rue Saint Romain, devant une maison d'assez belle Apparence. C'était la propriété d'un médecin, ancien député de Seine-et-Marne, décédé quelque temps avant la guerre.

La veuve, presque octogénaire, était chez elle en ce moment Son fils unique, M. Pierre Delbet, professeur à la Faculté de médecine, dirigeait alors, comme, chef-major, une de nos ambulances.

Les ennemis, bien renseignés par une ancienne femme de chambre allemande de Mme Delbet mère, ont découvert dans sa propriété un petit pont qui sert à relier la partie réservée à l'habitation avec le parc. Une porte de sortie donne sur la grande route nationale de Paris à Strasbourg.

Pour aller plus vite et pour se frayer plus rapidement un passage, les Prussiens ont décidé de se servir du pont Delbet et de le consolider immédiatement.

Les Fertois, réquisitionnés, sont envoyés avec des poutres pour cette besogne.

Au moment où nous arrivons, l'un d'eux ne peut s'empêcher de nous exprimer son indignation :

— A mon âge, s'écrie-t-il, à mon âge subir cette honte!... Porter des charpentes pour faciliter la tâche de ces Teutons!...

Le pont doit être, de l'avis des officiers qui se sont chargés de ce travail, suffisamment consolidé, mais, avant d'engager les troupes à passer, ils veulent tenter une expérience.

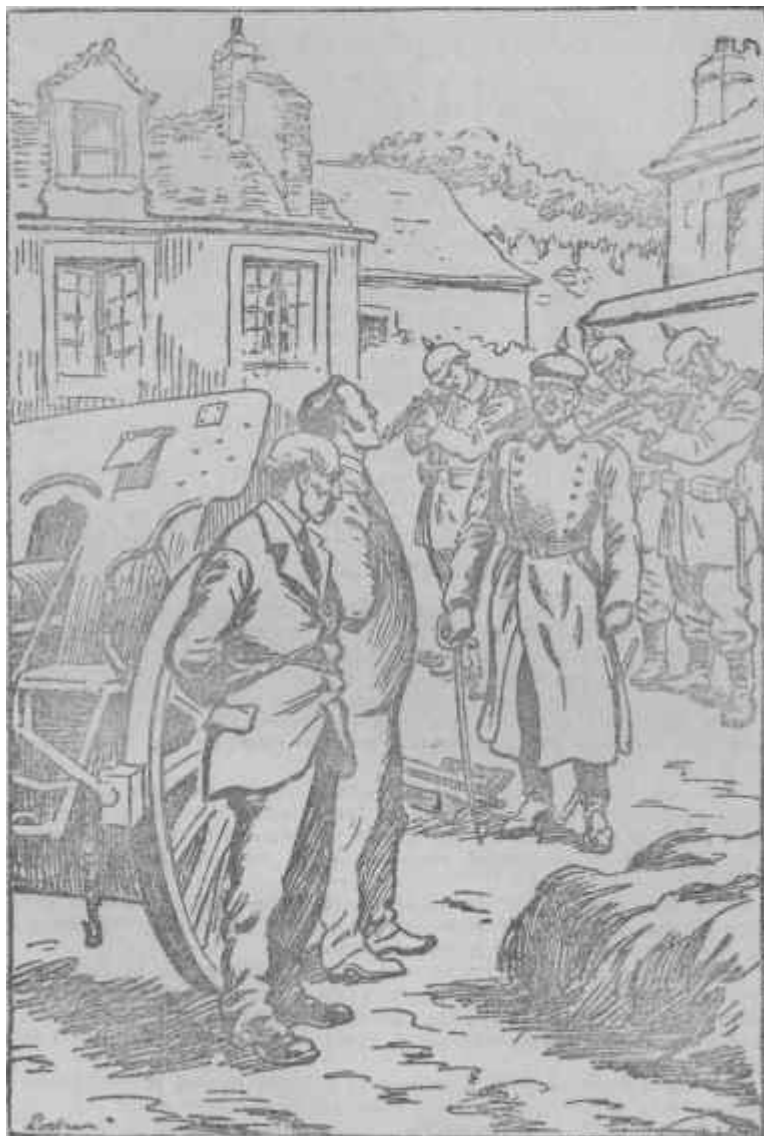
Accompagnés d'une trentaine de dragons, ils nous commandent de nous placer sur le plancher du pont et de sauter à pieds joints.

C'est grotesque à en pleurer, mais pourtant il faut s'exécuter (2).

Les officiers procèdent alors à un examen minutieux des poutres et des charpentes: ils nous font recommencer encore une fois à sauter... Puis ils décident que le pont est solide et le défilé commence

(1) Historique:

(2) Le professeur Delbet a raconté ce fait dans le Figaro du 12 septembre 1914



— Non ! dit l'officier, je n'écoute plus, j'ai des ordres, je dois obéir
(page 21).

Nous sommes rappelés dans la cour et parqués près de la porte cochère.

Alors nous voyons descendre la maltresse du logis, que deux officiers supérieurs sont allés chercher dans ses appartements. Les reîtres l'obligent à s'asseoir dans un fauteuil, auprès d'eux, sous la voûte de l'entrée, et à assister au passage des troupes.

Sans souci des convenances, sans respect pour le grand âge de Mme Delbet, les soudards gouailleurs s'installent dans les chaises longues, fument, boivent, plaisantent, faisant admirer la bonne tenue des régiments qui défilent.

— C'est mieux qu'à Longchamp, n'est-ce pas, madame? disent-ils en sablant notre vin champenois.

— Quand La Ferté sera allemande, et cela ne peut tarder, nous baptiserons ce passage : Avenue de Paris!...

Pendant que ce défilé a lieu, une nouvelle, qui ranime un peu dans nos cœurs l'espérance presque éteinte, circule et parvient jusqu'à nous.

Une bataille est imminente. Un ordre du jour aux soldats est affiché sur les murs de la propriété :

« Le but poursuivi par nos marches longues et pénibles, dit « en substance cet avis, est enfin atteint aujourd'hui. Les principales forces françaises sont contraintes d'accepter le combat, « après s'être continuellement repliées. La grande décision est « incontestablement proche. Tout dépend du résultat de la journée de demain!... »

Nous ignorions alors, comme l'ignoraient d'ailleurs tous les Français, la préparation minutieuse et secrète qui s'était faite dans le camp retranché de Paris, et sans laquelle la partie n'aurait même pas pu être jouée. Nos ennemis étaient loin de s'en douter, eux aussi ; l'ordre du jour qu'on leur communiquait n'était pour eux qu'une assurance de plus de la victoire, et la certitude de voir s'ouvrir toutes grandes devant eux les portes de Paris.

Vers six heures du soir — il y avait cinq heures que le défilé continuait sans interruption — ce fut à notre tour de quitter la ville et de prendre, à l'arrière-garde, le chemin de Coulommiers.

Il fait nuit noire quand nous arrivons par le faubourg de Paris...

Nous couchons dans un fossé, à la belle étoile, après avoir reçu de nos gardiens un morceau de pain et obtenu l'autorisation de boire un verre d'eau à une fontaine.

Est-ce l'influence du grand air, de la marche, de la fatigue? Est-ce aussi parce qu'après deux nuits d'insomnie la nature réclame ses droits? Je m'endors comme une masse et il faut qu'au matin un voisin me secoue pour que j'arrive à me remettre sur pied.

Je suis debout et prêt à suivre le peloton quand le lieutenant arrive, l'air affairé, et tout de suite se dirige vers nous :

— On va fusiller le maire de Coulommiers, dit-il d'un air diabolique, le procureur de la République également, vous allez profiter du voyage!... On vous fusillera après eux. Prenez la route

de Montenglos!... Droit devant vous et tournez à droite.

Lorsque nous arrivons au lieu désigné, nous voyons le maire, un digue vieillard bien connu des éditeurs parisiens, M Brodard, imprimeur, et le procureur de la République attachés à la roue d'une canon, devant une vingtaine de soldats qui n'attendent qu'un commandement pour faire feu sur eux.

En ce moment, le magistrat, qui parle couramment l'allemand, est en grande discussion avec l'officier qui commande le peloton d'exécution

Les arguments du procureur sont suffisamment serrés pour que cet officier ait une minute d'hésitation.

C'est cette minute d'indécision qui devait nous sauver tous. S'apercevant que ses paroles ont fait une certaine impression sur son adversaire, le procureur revient une seconde fois à la charge.

— Non! dit l'officier, je n'écoute plus, j'ai des ordres, je dois obéir. Je vous donne seulement trois minutes pour écrire à vos proches. Le billet que vous remettrez leur sera transmis. C'est la seule faveur que je puisse vous accorder.

Il n'en dit pas davantage, une estafette accourait. Nous vîmes la physionomie de l'officier changer subitement. Un émoi indicible se peignit sur sa figure et brusquement, d'un commandement bref, il ordonna à ses hommes de faire demi-tour.

Au pas de course, ceux qui devaient être nos bourreaux se précipitèrent dans la direction de la grande route où stationnaient leurs chevaux et s'enfuient, sans plus s'occuper de nous.

Nous nous regardâmes; un rayon d'espoir illumina nos yeux.

D'ailleurs, la foule des habitants accourait. On détachait nos liens et ce cri sortait de toutes les poitrines :

— Les Anglais!... Voici les Anglais!...

Ce fut une minute inoubliable...

Nous nous jetâmes dans les bras les uns des autres, pleurant et riant à la fois. Le maire de Coulommiers, M. Brodard, dont le sang-froid avait été admirable, disait en souriant :

— Je savais bien qu'il ne faut jamais désespérer !

Et, comme un commandant anglais le félicitait d'avoir échappé à la mort :

— Est-ce que vous ne faites pas le sacrifice de votre vie pour la Patrie, commandant? lui répondit-il. Nous autres, civils, notre dévouement ne compte pas auprès du vôtre!...



VI

LE RETOUR

Enfin nous apprenons des nouvelles et des nouvelles qui nous réconfortent.

La fameuse aile marchante des Allemands continue bien à marcher, mais cette fois elle marche à reculons.

Sur la rive droite de l'Ourcq, depuis Villers-Cotteret; sur la Marne, à Meaux; sur la rive droite du Grand-Morin et sur la rive gauche du Petit-Morin, au nord de Coulommiers et de Sézanne, les troupes franco-anglaises attaquent l'ennemi avec une vigueur furieuse. Le canon tonne sans discontinuer...

— Voulez-vous vous rendre utiles, nous demande un major anglais. Nous avons besoin d'hommes de bonne volonté pour relever les blessés sur le champ de bataille, de La Ferté-sous-Jouarre à Varedes. Plus nous aurons de volontaires, moins nous occuperons de soldats capables de se battre.

Avec une ambulance anglaise, me voici parti. Nous allons chercher un premier convoi à La Ferté-Gaucher.

Je reconnais à la mairie le brave homme qui se lamentait si fort, la veille, d'avoir été obligé de porter des poutres pour consolider le pont Delbet. Il s'appelle Anatole Leblanc. C'est un ancien libraire et il est le chef de la fanfare municipale :

— Ah ! comme je l'aurais jouée avec plaisir, la « Marseillaise », me dit-il, quand j'ai su se produire la débandade. Croyez-vous, monsieur, que ces boches avaient le cynisme de nous dire :

« — Quand La Ferté sera allemande, nous ferons sur l'emplacement de la maison du docteur une superbe avenue, nous construirons un pont magnifique en souvenir de notre passage, et nous les appellerons : avenue et pont de Paris!...

« Oui, mais ils sont repassés en sens inverse plus vite qu'ils ne l'auraient voulu. Ce n'était plus : « A Paris! à Paris! » qu'ils disaient, mais : « Plus Paris! plus Paris! »...

« Leur fuite fut si rapide et ils étaient serrés de si près qu'ils n'ont pas eu le temps de couper les ponts qu'ils avaient rétablis, ce qui a permis au corps anglo-français de faire un grand nombre de prisonniers! »

Les blessés que le convoi amène sont des Anglais, pour la plupart. Ils viennent du champ de bataille qui s'étend de Meaux à La Ferté-sous-Jouarre. Une des voitures est conduite par le propriétaire de l'hôtel du Sauvage de Rebais, et il explique aux officiers :

« — Les cuisiniers de von Kluck étaient en train de préparer le déjeuner du général et du prince Eitel; tous les deux et leur état-major étaient partis pour La Ferté-sous-Jouarre, le matin, pour assister à une réunion à l'Hôtel de Ville.,

« Pendant qu'ils étaient en conférence, un obus tombe sur ce

monument et enlève un morceau de la corniche, juste au-dessous de la fenêtre de la salle des mariages. Ce que le prince et le général ont rapidement déguerpé, c'est rien de le dire!...

« Ils se sont sauvés, en rasant les murs, jusqu'à leur auto et sont revenus précipitamment à Rebais!

» Ah! ils n'ont pas traîné. Le temps de prendre leurs affaires dans leurs chambres et de donner un ordre!... Ça n'a pas duré dix minutes!...

« Les cuisiniers ont renversé les marmites et ils ont filé! »

Le major a soigné avec ses aides les blessés qui vont être dirigés sur l'ambulance de Coulommiers. On lui a signalé que, près de Varedes, le nombre des voitures de relève est insuffisant. Nous partons avec deux voitures à vide.

Une heure après avoir quitté La Ferté-Gaucher, nous arrivons à Plessy-Pacy, un petit village non loin de la Ferté-sous-Jouarre. Une odeur fade nous prend à la gorge, l'odeur caractéristique du cadavre. Sur le bord du chemin, des chevaux morts. Des soldats tués tiennent encore, dans leurs mains crispées, leur fusil au bout duquel est restée la baïonnette.

Nous explorons le champ de bataille, et soudain, nous restons terrifiés devant un tableau qui se présente à nos yeux.

Autour d'une meule de paille, soixante Saxons sont étendus. Ils ne croyaient probablement pas à une attaque, car ils semblaient avoir été surpris en plein repos.

Les sacs sont encore alignés et les fusils sont en faisceaux.

Les obus de notre 75, venus du côté de La Ferté-sous-Jouarre, d'une direction que l'on peut suivre à la traînée de débris et de cadavres, ont frappé ces hommes. Mais ils n'ont pas tué seulement ceux qui se trouvaient autour de la meule, aussi bien au nord qu'au midi, à l'ouest qu'à l'est, devant que derrière.

Et ces hommes ne semblent même pas avoir été atteints d'un fragment de projectile; nul trou sur leur corps, nulle blessure apparente, nul membre arraché ou emporté; ils sont tombés la face contre terre; la force seule de l'explosion les a anéantis...

Nous repartons dans la direction de Meaux.

Plus on approche de Varedes, plus les champs sont remplis de cadavres que les paysans recouvrent en hâte de terre.

Un bois est complètement fauché par le sommet. Les branches sont toutes rasées, dans un même sens.

En bas de la côte de Meaux, un petit poste de Prussiens est à l'emplacement voulu, chacun, selon le règlement, ayant conservé son harnachement. Tout a été tué, mais tout est resté en place.

Derrière les faisceaux, toute la grand'garde, l'officier assis un peu à part, les soldats déceinturonnés, couchés en tas sur des couvertures; deux d'entre eux tiennent encore en mains des cartes à jouer!...

Ou frissonne en reconstituant la scène.

Les uns veillaient, prêts à s'élançer; les autres se reposaient. Un obus a endormi pour toujours les uns et les autres.

Nous avons la chance de pouvoir apporter une aide salutaire à des ambulances surchargées. Il ne reste plus de blessés épar-

dans les champs, mais bon nombre, les moins atteints, sont assis ou couchés sur le talus du bord du chemin...

Et voici que, pendant que nous procédons à la relève, un régiment français passe, et comme pour saluer la victoire qui se lève, le soleil daigne se montrer.

Et je songe que les fauves qui avaient envahi nos campagnes sont à présent traqués. Ils ont pu rôder, la gueule au vent, dans notre délicieux pays d'Armen, entre Compiègne et Senlis, ils ont pu souiller la terre de Brie, nos armées galopent à leur poursuite, la chasse a gagné la verte Argonne où sera sonné l'hallali...

Quelques jours après ces tragiques événements, je rentrais à Senlis.

Pauvre ville martyre!... Elle n'est plus qu'un champ de ruines. L'incendie a fait des ravages effroyables.

Des quartiers entiers sont dévastés, et en particulier ceux de La Ferrière, Ordener et La Houssaye. Tous les hôtels, sauf celui du Grand-Cerf, où les officiers soudards de von Kluck durent recevoir un aimable accueil, ont été la proie des flammes.

Mais je ne veux pas m'appesantir davantage sur ces horreurs. D'autres, plus éloquents et plus autorisés que moi, se chargeront d'écrire l'histoire de cette guerre. Je n'ai voulu, moi, qu'apporter seulement un témoignage de plus des atrocités commises par les barbares, sans aucune nécessité militaire, pour le simple plaisir de faire du mal... Et c'est la raison qui m'a fait consigner en ces lignes le récit des quatre jours pendant lesquels ils me gardèrent comme otage

FIN

COLLECTION "PATRIE"

30 cent. L'OUVRAGE COMPLET ILLUSTRÉ 30 cent.

EXTRAIT DU CATALOGUE

- | | |
|--|---|
| 51. La Caverne du dragon. | 77. Paris menacé, Paris sauvé. |
| 52. Souvenirs d'une infirmière. | 78. L'Usine en feu. |
| 53. La Voie sacrée. | 79. Les Victoires du grand et du petit Morin. |
| 54. La Bataille de l'Yser. | 80. Episodes de la vie d'un 400. |
| 55. Satanias, roi des canons. | 81. La Victoire de la Marne. |
| 56. Le Roman d'un Sénégalais. | 82. Paris sous les gothas. |
| 57. Le Chemin-des-Dames. | 83. L'Odyssée d'un sous-marin anglais. |
| 58. Le Forçeur de blocus. | 84. La Tranchée de Calonne |
| 59. Mon évasion. | 85. A la rescousse. |
| 60. La Saucisse infernale. | 86. La Barrière des Vosges. |
| 61. La Victoire de la Malmaison. | 87. L'Aventure de Mike Murphy, de Boston. |
| 62. Le Carnet d'un reporter. | 88. Le Four de Paris. |
| 63. Un coup de main au nord de Soissons. | 89. La Défense du Pas-de-Calais. |
| 64. Un Parisien à Salonique. | 90. Histoire d'un 75. |
| 65. La Côte 304 reconquise. | 91. La Belle défense du château de Grivesnes. |
| 66. Les Chevaliers de l'espace. | 92. Maîtres du ciel. |
| 67. La Défaite du Kronprinz en Argonne. | 93. Yanks et Poilus. |
| 68. Souvenirs d'un vague-mestre. | 94. Les Brancardiers du Bois Le Prêtre. |
| 69. Le crime du « Lusitania ». | 95. Paris bombardé par les « berthas ». |
| 70. Avec une batterie de 75. | 96. Le Coup d'arrêt. |
| 71. L'Épopée de Moronvilliers. | 97. La Victoire de la Piave. |
| 72. La Retraite héroïque. | 98. Mémoires d'un camoufleur. |
| 73. La Moisson sous les obus. | 99. Ceux de Vauquois. |
| 74. A l'assaut du mont-Tomba. | 100. L'Embouffilage de Zeebrugge. |
| 75. L'Attaque du pont de Chozy. | 101. Les Pontonniers sur la Marne. |
| 76. Une Campagne en hydravion. | 102. Au Mont-Kammel : La colline héroïque. |
- 154 Ouvrages parus — Envoi franco du Catalogue complet

EN VENTE PARTOUT

F. ROUFF, Éditeur, 8, Bd de Vaugirard, Paris-15^e